

Laurent LEONARD

Blanc nocturne



1

Le fragment acalèphe des diodes se teinta d'un blanc lumineusement albâtre.

Léo amorçait sa reculade lorsque son regard se figea.

Comme aimanté.

Une silhouette féminine venait de traverser le miroir rectangle que formait le rétroviseur intérieur de l'habitacle. La sémillante quadra, qui marchait d'un pas aérien et dynamique, avait d'incontestables atours. Une nature à éveiller quelque convoitise mâle. Mais ce n'était pas cela. Il y avait autre chose. Plus magnétique. L'anse que formait l'aperture de son sourire éveillait en lui une rémanence, dont il ne put, sur l'instant, déterminer le millésime.

Jeudi 23 octobre 2010. 16 H15.

Léo était ainsi.

Nanti depuis toujours, autant qu'il puisse s'en

souvenir, d'une mémoire visuelle quasi infaillible. Il ne ratait, de facto, jamais un faciès connu. Oh, des visages, il en avait très probablement oubliés. Mais lorsqu'il posait les yeux sur un corps dont il avait croisé le minois suffisamment longtemps pour que se confectionne une image affinée, il opérait un rapprochement de façon systématique. La difficulté était de replacer l'estampe dans son contexte.

Là, aucun doute n'était permis. Il connaissait cette bouche. Le nez et les yeux qui allaient avec aussi. Mais curieusement, pas l'anatomie qui les accompagnait, la silhouette qu'il venait de « scanner » lui était inconnue. Probablement celle d'une femme qu'il avait rencontrée très jeune. Avec un corps forcément dissemblable. Les pièces du puzzle ne s'assemblaient, pour le moment, pas.

La situation était binaire. Il n'avait que quelques secondes, tout au plus, pour prendre une décision. Et la bonne si possible. Comme bien souvent, il décida de suivre son intuition.

Embraya sèchement.

Contrôlant le patinage de son embrayage...
[Pause. Ici, nous prenons quelques instants pour confesser une vilaine petite manie de l'auteur : les vocabizarres, douteux mais bien volontaires assemblages ou factorisations syllabiques, réalisés à l'envie ou humeur du moment, en y prenant, n'en doutez point, un malin plaisir. Il faut donc décoder ceux qui émailleront

la lecture de cet ouvrage. Ex: « patinage de son embrayage », aurait donné « embratinage ». Ou encore *patin+embray(age)*]... mut des quelques décimètres nécessaires sa chignole, dans l'emplacement ad hoc. Comme un ressort libéré bondit de son étui, il parvint à s'extraire de son siège. En se dirigeant vers l'horodateur, plongeant machinalement la main dans sa poche briquet, il en sortit la bonne pièce. En l'insérant dans la fente d'horodateur, il se fit secrètement la réflexion que c'était rare. Exceptionnel même. Lorsque sa main fouillait un ensemble d'objets en aveugle, jamais ou presque l'objet opportunément désiré ne se trouvait être le premier saisi. Le bon truc au bon moment, c'était suffisamment rarissime pour que ça lui fasse tilt.

Ticket. Tableau de bord. Porte. Tour de clé.

Léo dut allonger notablement sa foulée, au point de rendre cette dernière presque sportive, pour ne pas perdre de vue la créature qui, déjà, tournait au coin de la rue.

Qui était-elle ? Pourquoi avait-il « bloqué » sur la congruence de son sourire ?

Il entama quelques pas de courses pour éviter de se faire semer. Tourna « rue des écoles » et stoppa net, au moment où la femme s'apprêtait à se retourner.

En rien décontenancé par cette manœuvre exécutée sans clignotant (*ce qui, quand on chemine à pied, est assez normal !*), il l'observa achever sa

rotation, continuant d'avancer dans sa direction et, considérant que la meilleure défense restait bel et bien l'attaque, l'entreprit :

– *« Inutile de me faire ces yeux-là, c'est sans effet sur moi. Je sais qu'j'ai pas à vous filer l'train. D'ailleurs j'allais cesser (menteur !). Si j'ai fait ça, c'est parce que je suis sûr qu'on s'connaît. J'oublie jamais un visage. Et le vôtre ne m'est pas inconnu ».*

– (Encore agacée d'avoir été suivie) *« Ça vous autorise pas. Je ne vous connais pas moi. »*

– (Irrité qu'elle le rembarre aussi sèchement et intimement convaincu) *« Prenez pas c't'air suffisant, s'il vous plaît. J'fiche mon billet du contraire ! Mais ça r'monte, parce qu'y a que vot'frimousse qui m'parle. Et, excusez-moi d'être aussi cash, mais j'aurais pas oublié ce qu'y a en dessous... Vu ce qu'il y a dessous ! Donc, c'était forcément y a un bail. Genre à l'école. Lycée Curie, ça vous dit ? »*

– *« ... »*

La femme devint subitement aphone. Ses yeux marrons clairs s'illuminèrent. Et se teintèrent d'un éclat qui téléporta immédiatement Léo plus de vingt ans en arrière.

– *« Léo ?... »*

Stop !

Léo n'a rien attendu patiemment, et n'a jamais avancé en souriant.

Pris au dépourvu et faute de meilleur choix, il pénétra à la hâte dans une micro-librairie dont la porte était restée béante. Jeta machinalement un coup d'œil circulaire sur les rayonnages. Personne ne lui posa de question. Il était seul dans cette pièce réduite.

Il se fustigea intérieurement d'avoir eu ce malencontreux réflexe, qui l'avait rendu captif. En ressortant dans la rue trop vite, la femme l'apercevrait sortir de l'échoppe, elle comprendrait qu'il la suivait. Et en restant à l'intérieur, il risquait de la laisser s'enfuir sans piste aucune.

– « *Putaaaaiin, quel con !* » pesta-t-il, à voix haute, lorsqu'apparut, dans l'ersatz de couloir une petite binoclarde rousse, plus frisée qu'un mérinos.

– « *Eh là, qui parle comme ça dans mon échoppe ?* »

– « *Moi Mademoiselle ! Pardonnez-moi. Je jure contre mes mauvais réflexes.* »

Passé ces présentations inaccoutumées, Léo sut qu'il fallait de nouveau agir vite. Et la seule solution digne de ce nom était de solliciter le concours de « la fille de Princesse Fiona ». Seule elle pouvait sortir de son bouclard, l'air de rien, et de lui dire si LA femme était encore dans les parages.

En quelques mots aussi bien sentis que convaincants, il persuada la commerçante de lui rendre ce petit service. Elle fit quelques pas pour se positionner sur le trottoir lui aussi mince (*décidément tout était petit*

dans le coin, la librairie, la libraire, son bureau, le trottoir...), sortit d'une petite boîte métallique sagement rangée dans la poche de sa robe bouffante, une cigarette qu'elle incandescit d'une allumette ibérique craquée sur le crépis de l'immeuble. Le va et vient latéral qu'elle émit du chef fut explicite. Plus de nana ! Putain, où était-elle passée ? Léo se jeta littéralement dans la rue, observa l'entour, et n'y vit rien de notable. Il persista quelques secondes, en vain.

Après avoir remercié la petite libraire auburn, il fit mouvement dans la direction qui était sienne au moment de s'engouffrer dans la boutique. Jeta un regard furtif mais appliqué dans les différentes vitrines qu'il remontait une à une. Rien.

Il mit un terme à ses recherches au bout de la rue.

Il ne s'était écoulé, de toutes les manières, que trop peu de temps pour que la passante ait pu lui fausser compagnie. Pourquoi d'ailleurs aurait-elle eu cette idée saugrenue ? Son suiveur n'avait pas été repéré. Elle était entrée dans une des boutiques proches et allait bien en ressortir un jour. Léo s'attabla à la terrasse de la Brasserie du Carrefour, chaussa ses lunettes teintées, et commanda un demi. Il se fit prêter le fanzine de l'établissement qu'il ouvrit pour en parcourir quelques lignes. Mais il n'y lut absolument rien. Pas même un gros titre. Incapable qu'il était de se concentrer.

Il saisit facilement pourquoi. Son ciboulot était en train de phosphorer à toutes berzingués, de fouiller

dans ses bases de données souvenirs, pour établir à qui appartenait ce sourire ; dont il ne faisait plus aucun doute qu'il s'était déjà adressé à lui.

Et la lumière lui revint.

C'était celui de Sylvie.

Sylvie, une lycéenne qu'il avait maladroitement draguée alors qu'il était, lui en terminale, elle en première. Sylvie, qui ne l'avait pas éconduit pour la bonne raison qu'il ne s'était pas clairement déclaré, s'autocensurant en pensant qu'il ne l'intéressait pas.

Pourtant, un jour de juin, par une circonstance aussi fortuite que miraculeuse, il était tombé nez-à-nez avec sa muse du moment. Alors qu'il courait pour ne pas arriver en retard à la reprise des cours de 14 H, il était, au détour d'un angle de mur d'immeuble, littéralement tombé sur elle. Au sens propre du terme. L'avait étreinte pour éviter qu'elle ne tombe lourdement, et tel un félidé livré au vide, avait eu le coup de rein nécessaire pour leur faire effectuer une vrille, et prendre le choc au sol à son compte, amortissant la chute de celle qu'il avait malencontreusement déséquilibrée.

Désinhibé autant par son judicieux réflexe (*un réflexe peut-il par définition être judicieux ?*) que par les effets euphorisants des quelques bouffées du petit joint qu'il venait de partager avec un de ses potes, il avait posé ses lèvres sur celles de l'adolescente.

S'il avait pu arrêter le temps à cet instant, nul doute qu'il ne s'en serait pas privé. Mais il n'avait pas

ce pouvoir. S'il avait été moins respectueux du règlement scolaire, il aurait prolongé ce moment de félicité. Mais bientôt, la cloche sonnait et chacun de rejoindre son cours respectif. C'était l'antépénultième jour de l'année scolaire, et Léo ne trouva pas de moment opportun pour retourner voir Sylvie. Tantôt, elle était accompagnée de ses copines. Tantôt, c'était lui qui n'était pas seul. L'euphorie de la fin d'année. Et les vacances estivales parachevèrent le travail.

Après cette parenthèse enchantée, Léo ne revit jamais Sylvie.

Voilà pourquoi, ce visage, et plus précisément son sourire, étaient restés à ce point indélébiles.

Léo fouilla ses souvenirs d'adolescence pour trouver quelques détails intéressants. Il lui revenait que Sylvie était nouvelle dans l'établissement où il avait émigré, lui, en seconde, la faute à un parcours chaotique dans le précédent collège qui l'avait proposé au redoublement. Pour éviter cet affront, il était allé frapper aux portes « du privé » où il avait été, malgré un dossier peu élogieux, accueilli. Il était parvenu tant bien que mal à surnager jusqu'au Baccalauréat qu'il abordait totalement dilettante.

Sylvie était arrivée en début d'année scolaire.

N'étant pas ce que généralement on appelle une très jolie fille, elle lui était passée relativement inaperçue pendant quelques semaines. Silhouette passe-partout, légèrement enveloppée, surmontée d'une poitrine

conséquente pour cet âge. Cheveux châains ondulant. Mais des yeux d'une teinte assez rare : marron clair. Rien de particulier concernant le portrait. L'ensemble était presque banal, si on exceptait le bandeau du regard, dont l'expression devenait parfaitement irrésistible quand Sylvie arborait une mine rieuse. C'est cette singularité qui avait électrisé le jeune Léo.

Un après-midi, en partant prendre son bus de ramassage, il avait eu l'occasion la rencontrer et de mieux faire sa connaissance. Tombant raide dingue de cette adolescente. Avant de tomber sur elle tout court.

Plus de vingt ans après, il en était intimement convaincu. Ce sourire était celui de Sylvie. Dont deux grosses décennies de fonctionnement n'avaient, en rien, altéré l'exceptionnel éclat.

Il sirotait les dernières lampées de houblon liquide lorsqu'il la vit enfin sortir d'une lourde porte cochère.

Elle avait assez peu changé.

Quelques traits, légèrement plus creusés, conféraient à son visage mature une histoire. Il opérait sur elle un scan vertical plus détaillé lorsqu'une limousine sombre, cheminant à faible allure, se porta à sa hauteur. Il vit Sylvie échanger quelques mots avec le passager arrière. Puis la porte s'ouvrit et Sylvie fut happée d'une façon quelque peu singulière à l'intérieur. Comme précipitamment.

Quelque chose clochait. Léo tira immédiatement son stylo de sa poche, et griffonna le numéro de la plaque d'immatriculation sur la nappe en papier dont il déchira à la hâte l'angle écrit. Dans un souci de discrétion, il monta le journal à ses yeux pendant que la berline passait à sa hauteur.

Sans désespérer, Léo tenta de joindre son pote flic afin d'obtenir les renseignements sur le véhicule. Il tomba sur la boîte vocale.

« Salut Ben, c'est Léo. Rien de grave, mais j'aurais besoin d'une identif. Quand tu s'ras dispo, sois gentil de me rappeler. Bye. »

Une fois la communication terminée, Léo tenta de se rappeler ce qu'il était en train de faire avant que Sylvie ne fasse son apparition. Il lui fallut quelques longues secondes pour y parvenir. Il allait chercher sa fille au collège. Bien qu'en retard, il avait encore une chance de l'y trouver. Mais, ce ne serait pas « gratuit ». Il allait encore essuyer les critiques (*peut-être même les foudres*), une nouvelle fois et parfaitement fondées, de Marie. A moins que cette dernière, un peu plus irritée que d'habitude, n'ait pris les trottoirs en pointe jusqu'à l'arrêt de bus, et soit rentrée par ses propres moyens.

Léo se mit à trotter. Au coin de la rue Léon Blum, il jeta un regard furtif sur le perron du collège. Personne sur les cinq marches en hémicycle. Pas plus de présence devant l'imposante double-porte en chêne peint. Il accéléra encore un peu. Une fois devant

l'entrée, il pressa l'interphone, et simultanément, la porte se mua sous l'action d'un robuste groom pneumatique. La jeune secrétaire fit le tour de son poste de travail pour venir à lui. Elle connaissait parfaitement la question de Léo et s'adressa à son interlocuteur avant même que ses cordes vocales n'aient pu émettre la moindre vibration.

« Quand je suis sortie voir, il ne restait plus qu'elle et Angélique. Elles sont parties ensemble. »

Puis, d'une colère soudaine et froide...

– « Mais, bordel, qu'est-ce vous avez encore bien pu foutre ? C'est quand même dingue de jamais pouvoir être à l'heure quand on tafe pas ! »

C'était rien de dire que Léo trouvait cette jeune femme impertinente. Vulgaire (*pour la 1ère fois*) et bien insolente. Pourtant, elle ne lui assénait qu'une bonne, et forcément désagréable à entendre, vérité. Depuis qu'il avait été viré, qu'il avait toute latitude quant à la gestion de son temps libre, il ne devrait plus être en retard.

Malgré ça, la chose arrivait plus que régulièrement. Occupé à mille choses, Léo trouvait moyen de laisser vagabonder son esprit à tel point qu'il oubliait régulièrement d'aller récupérer Marie au collège. Quand son esprit se reconvertait sur le sujet, c'était trop tard.

Et c'est Marie qui trinquait.

2

Léo repartit récupérer sa voiture. Il mit quelques longues et pousives minutes avant d'enfin la trouver. Dans sa précipitation à suivre l'inconnue, il n'avait pas pris le temps de mémoriser où il avait fait station. Au prix d'une lomboflexion dont il avait acquis le secret, il se glissa dans sa charrette et prit la direction de son logis. Il bouchonna en approche des halles qu'il opta de contourner. Avant de remiser son coupé au garage, il aperçut son pote Jules, accoudé au zinc de l'estaminet, en bas de l'immeuble. Bien que fréquenté par une clientèle pas toujours captivante, il arrivait néanmoins que notre ami y fasse halte. Quand ses idées étaient confuses. Noires. Ou les deux.

Le 300 SL précautionneusement rangé, Léo prit la direction de son immeuble. Le dernier garage qu'il avait trouvé pour sa voiture ; le premier était trop juste et obligeait à mille précautions pour garer – sans l'égratigner – l'allemande de collection ; la porte du second, nettement plus vaste, était de piètre qualité et

n'aurait, le cas échéant, pas résisté à quelque prince de l'effraction ; et quand le troisième possédait ces deux qualités, il s'était révélé, en définitive, bien trop loin de la demeure de Léo, qui avait, quelques soirs où les nuages étaient larmoyants, essuyé quelques bonnes rincées à parcourir les 400 bons mètres qui le séparaient de son appartement ; était si proche de chez lui que quelques secondes lui suffisaient à regagner ses pénates.

Ne sachant trop bien que Marie lui ferait la gueule, au moins une bonne petite heure et jusqu'à la fin du dîner, Léo décida d'aller saluer Jules avant de rentrer au bercail. Il se fendit d'un sms : *« Je sais, je suis nul. Je salue Jules et j'arrive. »*.

Jules, c'était un ancien pote.
De beuverie. Mais pas que.

C'était aussi, même si la chose est anecdotique, son plus fidèle partenaire de piscine. Où ils se rendaient deux fois la semaine. Normalement mercredis et vendredis soir.

Enfant, Jules avait pratiqué assidûment ce sport, y compris en compétition. Adolescent, scruter les lignes de carreaux en céramique pour gagner quelques malheureux centièmes avait fini par lui paraître si dérisoire, qu'il avait opté pour des occupations beaucoup plus logiques à cet âge. Excitantes et ludiques. Un dessin ?

Léo y avait été initié encore plus tôt (*à la natation* !). Par son père, excellent dans cet exercice. Mais, très vite, il s'était éloigné des senteurs chlorées, leur préférant quelques baignades sauvages estivales dans les cours ou retenues d'eau croisés durant ses vacances. Léo savait donc nager, et se sentait parfaitement à son aise dans l'élément liquide. Mais avait, faute de pratique, perdu tout rythme et efficacité. En dépit ce « long passage à vide », il rampait sur l'eau (*comme aurait dit Rahan*) plutôt bien aujourd'hui. Mieux que son ami même. Nanti d'un sens aigu de l'observation, doublé d'une faculté certaine de mimétisme, il avait pour lui de parvenir, dans un temps limité et de façon très cohérente, à reproduire ce qu'il voyait exécuter devant ses yeux. Cette faculté lui avait permis de s'essayer à moult activités. Et, pour certaines, de sérieusement se lancer dans leur apprentissage. Mais avant de persévérer dans ces dernières, et pour éviter d'être pollué par des gestes parasites et énergivores, il lui arrivait de retourner aux fondamentaux, en l'espèce, le ré-apprentissage des techniques de base.

Pour la nage, les conseils qui lui avaient été paternellement prodigués enfant, avaient opéré une lente mais solide résurgence, reconstituant les rudiments du socle technique. La suite n'avait été que mise en application d'un medley plagiaire de ce qui composait le bassin où Jules et Léo avaient leurs habitudes.

Jules trouvait évidemment injuste que Léo se débrouille aussi bien sans avoir « mangé » des heures et des kilomètres de technique et de foncier. Mais, c'était ainsi. Il faisait avec. Et aimait partager une bonne heure de glisse aquatique avec Léo. Après quelques longueurs, les deux hommes s'immobilisaient dans le petit bain, s'étirant consciencieusement dans l'eau, profitant du spectacle des baigneurs... Et des naïades ! Là, ils en profitaient pour observer et évaluer les silhouettes féminines qui entraient ou sortaient du parallélépipède d'eau. Sur ce point aussi, leurs jugements étaient proches. Leur complicité évidente.

La priorité chez eux était la chute de rein. Le cul quoi ! Et sur ce sujet, leur sévérité était impardonnable. Ils ne supportaient pas la moindre stéatopygie. Fut-ce-elle légère. Ils pouvaient faire preuve d'une légère mansuétude quant au visage, une relative tolérance s'agissant de la poitrine, mais lorsque les fessiers passaient au crible, c'était tolérance zéro !

Petit, Léo aimait à passer de longues minutes en immersion. Nanti de lunettes qu'il trouvait tout bonnement magiques par le spectacle qu'elles offraient, il s'émerveillait du silence subaquatique. Malgré la pression qu'il ressentait sur ses tympanes, l'un d'eux plus particulièrement puisqu'ayant été meurtri et définitivement fragilisé par une gifle reçue un peu trop fort, et un peu trop décalée de sa cible puisque c'est le pavillon auditif, au lieu de la joue, qui avait été destinataire de l'offrande courroucée, il se pâmait du

spectacle qu'offrait le prisme transparent. Les ondulations des nageurs, les rais de lumière qui perçaient les hublots de l'édifice, et ce silence si particulier avaient sur lui un effet hypnotique. A tel point que par moments, ayant inconsciemment retardé au maximum la durée de sa béatitudes, il refaisait surface le visage plus qu'incarnat. Pourpre.

Léo pénétra dans le rade sans que Jules ne l'ai « r'tapissé ». Il passa derrière les deux ivrognes qui occupaient, tous les soirs, l'angle du zinc et tapota sur l'épaule de Jules, qui en tressaillit.

– **“Hello Tim”**. (Tim, c'était le second prénom de Jules. Un caprice délirant de sa mère. En l'honneur de son père, un gitan natif des States. Lorsqu'il était d'humeur badine, ce soir il ne l'était pourtant pas franchement, Léo prenait un malin plaisir à taquiner son vieux pote en l'appelant de la sorte, sachant pertinemment que Jules goûtait fort peu ce prénom yankee, fût-ce-t-il second. Du reste, son grand-père n'avait même pas soufflé sa première bougie sur le continent ricain. Mais c'était ainsi.)

– « **Ah c'est toi, toubib ?** (De la même façon, Léo appréciait guère qu'on l'affuble de ce sobriquet. Jules le savait parfaitement. Mais, comme à sa connaissance, personne d'autre que Léo ne s'adressait à lui ainsi, Jules rétorquait invariablement par cet argot affectueux. Qui curieusement, coupait toutes velléités de Léo de continuer dans cette voie). **J'étais ailleurs. Dans mes pensées. J't'ai**

même pas entendu rentrer. Qu'est-ce que tu fous ici à cette heure-là ? Où est Marie ? »

– « Probablement à la maison. Je suis pas sûr, je l'ai encore loupée à l'école. Putain, j'suis vraiment un manche. Comment veux-tu qu'elle grandisse correctement avec un père branque comme moi ? »

– « Dis pas ça mec. T'es loin d'être un naze. En ce moment, c'est vrai qu't'es un peu à l'ouest. Mais tu vas revenir parmi nous très vite. Comme toujours. »

– « Y faut. J'plane comme un malade en ce moment. La cafetière complètement à l'envers ! Et comme j'arrive pas à dormir... Gégé, fais péter un nectar de houblon, et ressers l'ami Jul', ste plaît. »

« Un singe en hiver ».

Jules dut traîner son arsouille d'ami jusqu'à l'ascenseur à grille translatrice chantante. L'y fourrer un peu brutalement. Au 3ème étage, le porter jusqu'au canapé. Lui ôter ses pompes élimées, poser ses binocles inutilement positionnées en serre-tête sur la table centrale, recouvrir la dépouille éthylique d'un plaid en patchwork, et surtout allumer LA lampe au dessus du pucier de son alcoolite.

Au repartir, dépassant discrètement de la porte de sa chambre, il croisa l'hémisphère gauche du minois de Marie, ne sachant déterminer dans l'expression de son regard si elle lui était reconnaissante d'avoir rapatrié son paternel jusqu'à son logis, ou si elle lui reprochait d'avoir avalé tous ces verres avec lui.

Jules chassa cette interrogation de son esprit, estimant, malgré des idées lui aussi sacrément brouillonnes, avoir fait ce qu'il avait à faire en ramenant son pote jusqu'à demeure. Il sortit de l'immeuble. Il faisait, malgré l'heure tardive, encore lourd.